

Inondations d'un autre âge

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO - DEBATS ET OPINIONS
30/11/1999

HISTOIRE A travers les siècles, on retrouve les mêmes gesticulations du pouvoir face aux catastrophes naturelles

Neiges massives et blocages d'autoroutes en vallée du Rhône. Inondations dramatiques, souvent tragiques dans l'Aude. De telles situations, à leur point de départ, se ramènent (tautologiquement !) à des abats d'eau grandement excessifs, sous forme de liquide ou solide, « aquatique » ou neigeuse ; elles ont eu bien des précédents.

Les réactions du pouvoir exécutif à leur égard pouvaient être de l'ordre du constat pur et simple. C'était le fameux « Que d'eau, Que d'eau » du maréchal Mac Mahon, président de la République française, au cours des années 1870. Ou bien il pouvait y avoir, en beaucoup mieux, gesticulation du chef de l'Etat, certes appréciée des populations, dans la mesure où la symbolique présidentielle pouvait, faute de mieux, se substituer à la réalité d'une indemnisation intégrale des dommages causés par le déluge ; « indemnisation complète » simultanément souhaitable... et inconcevable, surtout au XIX^e siècle.

Evoquons à ce propos, par exemple, les premières journées de juin 1856, au moment des préparatifs de la fête du baptême du petit prince impérial, fils de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. Le premier juin de cette année-là, parvient à Paris, en pleine fièvre baptismale, la nouvelle d'une formidable inondation dans la vallée du Rhône, encore elle.

Citons ici, pour une part, les documents officiels de l'époque, fort courtisans à l'égard du pouvoir en place. Dès réception de la fâcheuse nouvelle, l'empereur « avec cette promptitude de pensée qui distingue tous ses actes » décide de partir en province aussitôt, le chemin de fer (tout récent) facilitant les choses, au moins sur une partie du trajet.

Le 2 juin l'empereur, surnommé aussi « Badinguet », est à Lyon. Il visite la ville à cheval ; il traverse à gué diverses chaussées qui sont encore couvertes par les eaux. Il distribue des secours aux victimes survivantes : elles se pressent autour de lui.

Le 3 juin, à 7 heures du matin, il enfile le val rhodanien : à Tain et Tournon, il remet 7 000 F au sous-préfet pour les sinistrés. Il « sème » encore 10 000 F (francs-or) à Vienne, 2 000 à Condrieu, 20 000 à Valence « au milieu des cris enthousiastes de la population » (sic). A Montélimar, c'est 4 000 F. En Arles, ville également très submergée, Badinguet « apparaît comme une seconde providence » .

Aux débordements du fleuve s'ajoutent, autre liquide, les « larmes de reconnaissance » (!) des Arlésiens. Le chemin de fer est rompu par la catastrophe, ce qui nous rappelle quelque chose ; Sa Majesté doit donc traverser en bateau, parmi les champs inondés, l'espace qui la sépare encore de Tarascon. De retour en Arles, aux arènes, l'accueil populaire est à nouveau, nous dit-on, « chaleureux et touchant ». Napoléon III peut embrasser d'un coup

d'œil, du haut d'une tour, l'immense étendue des terrains couverts d'eau, depuis la ville jusqu'à la mer.

Les rapports de police présentent le souverain comme s'il s'agissait en sa personne d'une espèce de « séchoir » avant la lettre, à caractère certes métaphorique.

Il est accueilli partout, en ce Midi généreux et sonore, aux cris de « Vive l'Empereur, Vive l'Impératrice, Vive le Prince impérial, Vive l'ami et le bienfaiteur du peuple ».

Trop beau pour être vrai ? Ne rions pas ! Cette visite impériale, au pas mesuré du cheval ou du bac, valait bien après tout, la venue au grand galop d'un de nos hommes d'Etat d'aujourd'hui, enfourchant un hélicoptère puis, brièvement débarqué d'icelui pour quelques minutes, distribuant des salutations platoniques sous l'œil complice des caméras de la TV.

Rétrogradons maintenant de quatre siècles, soit 400 ans vers l'amont par rapport à notre ultime année du second millénaire. Nous sommes en 1599, le 17 janvier exactement ; on n'est pas très éloignés, physiquement, de nos fatales semaines de novembre 1999 quant aux situations météorologiques mises en cause, productrices de conjonctures diluviennes.

La région inondée en 1599, soit l'extrême Ouest de l'Hérault et l'Est narbonnais du département de l'Aude, ne constitue pas non plus une surprise : elle est toute proche de l'aire audoise qui fut victime, il y a quelques semaines, du cataclysme hydrique que l'on connaît. Donc, le 17 janvier 1599, Thomas Platter junior, étudiant en médecine montpelliérain, originaire de Bâle, quitte Béziers pour se rendre à Narbonne ; il traverse d'abord la rivière d'Orb.

Selon son récit, que nous traduisons du dialecte alémanique de sa ville natale, la pluie n'a pas cessé de tomber, et l'Orb a fortement grossi. Platter et ses amis allemands parviennent ainsi jusqu'au village de Nissan, actuel site archéologique d'Ensérune. Le maître de poste, arrivant de Narbonne, leur déconseille de partir : « La rivière d'Aude a tellement grossi que vous ne pourrez pas la traverser », déclare ce « postier ». Platter fait un long détour, au prix fort (deux relais de poste à payer, au lieu d'un seul). Le voilà rendu quand même au « fleuve » de l'Aude, fort grossi en effet ; l'Helvétie est contraint d'attendre un bon moment sur la rive, jusqu'à ce qu'on daigne lui faire faire la traversée en bac.

Il faut dire, ajoute notre homme, « qu'il n'y a pas de trafic régulier de bac à cet endroit » ; les bateliers en profitent d'autant plus pour rançonner les voyageurs. Dans toute cette région audoise (pourtant belle plaine viticole au XX^e siècle, et qui s'avérait céréalière au XVI^e siècle, en temps normal) il n'y avait ce jour-là, cette semaine-là, que de l'eau, encore et partout.

Les prairies, les champs étaient tous inondés au point que les gens y pataugeaient jusqu'à la ceinture. Voilà qui nous rappelle une fois de plus un événement récent, et il ne manque à ce tableau « plattérien » que les cameramen des télévisions nationales, chargées d'enregistrer le désastre.

Les Narbonnais interrogés par l'étudiant bâlois se montrent du reste fort hostiles à l'établissement d'un canal Narbonne-Toulouse ou Aude-Garonne, donc Méditerranée-Atlantique.

Cet ouvrage d'art, croient-ils à tort, ne fera que rendre permanente l'inondation. (Erreur ! Le canal du Midi, réalisé plus tard, selon le schéma même que les indigènes abhorraient de la sorte, réussira bien au contraire à désenclaver la région et n'amènera en aucun cas un gonflement périlleux de la nappe phréatique.)

Le texte du Bâlois demeure suggestif, en dépit d'un style apparemment sans prétention : certes il y avait des escrocs en ce Bas-Languedoc méditerranéen, antique province de la Narbonnaise.

Ils tiraient profit du grave embarras des voyageurs helvétiques, et autres ; tout comme plus tard, en 1999, dans cette même Aude, on verra sévir des pillards.

Mais l'impression générale, il y a bien longtemps, comme aujourd'hui, était celle d'un certain stoïcisme. Les gens du XVI^e siècle pataugeaient dans l'immense étendue d'eau jusqu'à la ceinture, en janvier ! Pourtant ils n'attendaient aucune aide de l'Etat,

ils refusaient même la construction d'un canal, ils eussent été surpris de voir arriver parmi eux un Napoléon III porteur de gros sous, ou un très médiatique envoyé de Matignon ou de l'Elysée.

Le roi de France, lui, était décidément très loin. « Nous nous débrouillons ici, tout seuls », semblent nous dire, par Platter interposé, ces Languedociens d'un autre âge. Il y a là, implicite, une leçon de dignité régionale.

